

J e a n - M a r c C H O U V E L

FENÊTRES

1998-1999

F E N È T R E S

F E N Ê T R E S

Abolir les parois qui nous protègent

F E N È T R E S

Au nom de quel amour ce que nous allons faire ensemble?

*Porque nadie pueda
Exento decir
Que el vivir no amando
Se llama vivir*

Pedro Calderon de la Barca

F E N Ê T R E S

*Un instrument seul
Mais ce n'est pas l'instrument qui est seul*

*Au fond et devant lui
Un voile qui se remplit d'images*

*La solitude est
En chacun de ceux qui regardent*

*Le temps de voir
L'espace pour entendre*

F E N È T R E S

Au nom de quel amour cet enfant de nos songes?
Et nos mains seront-elles assez larges pour caresser le grand
réel?
épouser ses formes? jouir de sa texture?
La musique muette des images
le vertical et l'horizontal
les cordes et l'archet.

F E N Ê T R E S

fenêtre

Surface d'extériorité
Paroi de transparence
Accès au ciel et à la terre

Embrasures et battants
qui cadrent des visages et des corps

lunette entre deux mondes

Dans un reflet ou par quelques gouttes de pluie
se devine une matière que
l'œil ignore et que la lumière transperce.

Entre la dureté fragile
et la virtualité d'une image
renvoyée ou transmise
s'immisce un message égaré
le désir qui guette
l'obsession qui sommeille.

feu naître

Un vieux mythe surveille nos pensées
pétrit nos actes.

F E N Ê T R E S

Un plan peut-être.

Commencer évidemment par l'ouverture,
mais une ouverture qui revient,
qui n'en a jamais fini,
Une ouverture qui conduit sans cesse
du plus lointain au plus intime
du plus étrange au songe du serpent
ces peaux qui se défont

Le regard bouge, promène son cadre sur l'immobile
et sur cet écran, c'est l'immobile qui remue.

Parler de l'interstice, de la raie de lumière
en parler dans un contraste aveuglant
qui découpe des formes pures en tuant l'ombre
et aussi de cette aventure de la lumière
dans l'univers qu'elle pénètre, qu'elle découpe
qu'elle illumine légèrement en retour...

F E N Ê T R E S

Il y a un visage – plusieurs – mais c'est le même
accroché par la lumière à une telle proximité
que l'on pourrait brûler
Des lèvres remuent prononcent quelques paroles
que l'on n'entend pas
Les cris sont lâchés – d'ailleurs
Des lèvres remuent à contre-jour
face à face — décalées
dialogue de sourd devant un drame qui couve
Les flammes s'échappent de la musique.

Un grand espace silencieux

Un rythme pour les yeux lui-même composé
en connivence – mais autonome

Un visage qui apparaît comme à *travers* – la toile
toujours à demi transparente et à demi opaque
Et ce ne serait ni par transparence ni par
projection mais avec le volume d'un nez,
d'un front, d'un menton, avec le détail
des pommettes, des lèvres et des paupières

F E N Ê T R E S

qui traversent le voile élastique et souple
ce mur de tissu qui devient une seconde peau.

Il faut rêver à voix haute

Un jour je serai peut-être assez fou pour dire tout ce que j'ai à
dire

Toujours devant nous la liberté
et en nous les traces
d'un esclavage consenti

Il n'y a pas de lieu pour le bonheur
Le bonheur c'est d'aller ailleurs
ou de revenir là
à sa guise

(de ce point de vue, le paradis était un leurre sinistre)

F E N È T R E S

J'ai senti le javelot qui me traversait de part en part.
C'était une douleur presque ordinaire.
Ordinaire aussi le goût salé du sang dans la bouche.

On est tellement conditionné à attendre le danger
de ce monde hostile qui environne notre perception
que la surprise, quand elle vient de ce qui nous lâche
à l'intérieur de nous, est presque totale...

F E N Ê T R E S

Il y a toujours la difficulté de rassembler des idées éparses,
De leur donner une trajectoire, un sens...

Toujours, on apprend à cacher le bruit, à enregistrer dans un
silence parfait
Il en est tout autrement de la vie
Nous sommes baignés en permanence dans un univers de sons
les plus divers
Nous nous lovons, nous le tissons nous-mêmes comme un
cocon.

Pour dire la vérité, on ne dit jamais qu'un mot après l'autre.
En vrai, il faudrait pouvoir dire deux mots à la fois,
Et c'est à peine si cela suffirait pour cerner certaines idées.

F E N È T R E S

LA VICTOIRE DU BIT

Qu'est-ce qu'écrire ?

Écrire c'est figer.

On écrit toujours pour la pierre.

Mais que figer ?

C'est aussi l'histoire de l'exode. Entre les égyptiens et les juifs, deux différences qu'il faut mettre en rapport : le polythéisme et le monothéisme d'une part, et le hiéroglyphe et l'écriture syllabique d'autre part. Entre la fixation du concept *homme* par une représentation graphique et celle qui s'opère par la prononciation des phonèmes associés, il y a bien sûr la différence entre l'image et le son, mais aussi celle entre l'idée et le verbe.

Force est de constater qu'entre l'universalité de l'idée et celle de la matière, fût-elle sonore, c'est la seconde qui l'emporte.

Historiquement.

F E N Ê T R E S

L'imaginaire en chantier

F E N È T R E S

Mon amour,

J'ai tout fait pour te fuir
Aujourd'hui
Il ne me reste qu'un geste à faire
Pour te retrouver

*Il n'y a pas de place en ce monde pour mon désir.
Il n'y a pas d'autre monde possible.*

F E N È T R E S

Sincèrement, le beau ou le laid peuvent-ils être dans la « surprise » ? Ne sont-ils pas plutôt dans la maîtrise d'une convention ? Que penserait un homme des temps anciens si on le mettait au cœur de Manhattan ? Le sentiment du beau ou du laid pourrait-il survivre devant l'écrasante incongruité du spectacle qui s'offrirait à ses yeux ? Pourtant, il ne saurait y avoir de beauté profonde sans le charme innocent d'une certaine naïveté.

F E N Ê T R E S

Demander à un chanteur de faire taire sa voix, d'élaguer ce lyrisme qui projette la poitrine au delà des murs, c'est sans doute demander à un poème de faire taire le sens qui gicle de chaque mot.

Toute œuvre d'art est comme une fenêtre ouverte sur la création ; il y a, enchâssé dans l'embrasement de la fenêtre, une sorte d'Écran transparent, à travers lequel on aperçoit les objets plus ou moins déformés, souffrant des changements plus ou moins sensibles dans leurs lignes et dans leur couleur. Ces changements tiennent à la nature de l'Écran. On n'a plus la création exacte et réelle, mais la création modifiée par le lieu où passe l'image.

Emile Zola
Lettre à Valabrègue du 18 août 1864

F E N È T R E S

Je suis arrivé hier soir dans la maison de mes parents.
J'ai fait quelques pas dans le jardin.
Il y avait une tourterelle morte sous le pommier

F E N Ê T R E S

*Éloigne-moi, Seigneur, de tout mal,
De l'homme inique, libère-moi.*

...

*Préserve-moi, Seigneur, de la main des pêcheurs.
De toutes les iniquités, libère-moi.*

...

Rite du vendredi saint

Libère-moi, Seigneur, de la mort éternelle.

Messe des morts

« Libère-moi, Seigneur » — le plus douloureux oxymore de l'histoire humaine — un condensé des contradictions que porte en elle la religion.

L'homme inique, c'est déjà la mort éternelle. L'autre, c'est l'enfer.

Être libre, pour l'esclave, c'est avoir un « bon » maître. A défaut d'en connaître sur terre, il suffit de lui donner un nom au ciel.

F E N Ê T R E S

A l'envers : « Libère-moi » — libère-moi de moi, de ma solitude et de mon angoisse — le cri qui passe dans un regard à l'être aimé.

La vie d'un artiste, c'est une course contre la mort. Tout ce qui le freine, tout ce qui le limite, tout ce qui l'empêche d'exercer son art est une victoire de la mort.

Nos corps sont faits pour la terre humide de Novembre, pour la moisissure froide du temps, pour le piétinement des feuilles mortes.

Le tourbillon amer.

F E N Ê T R E S

Là-haut, ici-bas.
Là-bas, — ici-haut n'existe pas —
Maintenant, c'est plus tard.
Bientôt ce sera peut-être jamais.

Gravir un chemin creux
Trou d'ombre dans la verdure
Épaisse à effacer le ciel
Toute tremblante et fragile pourtant

S'étonner d'arriver sur une terrasse claire
Accueilli par une hôtesse orientale
Un quatuor d'hommes en noir
Joue l'unique corde d'un même instrument

Sarang — le va-et-vient des archets
Le linge se soulève la tête du manche disparaît
Est-ce un jeu pour les chiens ou pour les enfants ?
Tout le monde se précipite dans la salle de bain

F E N È T R E S

Tango (C. Saura) V.O. 06.12 21;12 12-036361

ilusionarse

« s'illusionner »

Barbarisme. Ici, on ne sait que *faire* où *se bercer* d'illusion.

Allumer les projecteurs et choisir celle que l'on invite à danser.
Être à la fois l'acteur et le spectateur de son désir, l'objet et le
sujet, le créateur et le créé.

F E N Ê T R E S

Je t'aime.

Il suffirait que je prononce ces deux mots pour te perdre à tout
jamais.

Quel architecte malveillant a bien pu me construire un destin
aussi vénéneux.

Et ne pas les dire c'est rester avec toi dans une pénombre
confuse et triste.

Tu comprendras peut-être un jour pourquoi je me hais — et
pourquoi j'ai envie de disparaître

F E N Ê T R E S

A corps perdu
Je t'aime

La salive se retire de la gorge
Et le cœur se retient

A corps perdu
Je t'aime

Et je fuis ton regard
Pour ne pas rencontrer le mien
Baigné des larmes secrètes de l'orgueil

Que restera-t-il de mon innocence
Quand j'aurai défenestré mes habitudes d'éléphant
Et quand se seront tus les cris d'oiseau
De mes apocalypses quotidiennes

A corps perdu
Que le temps passe vite
Et pas assez pourtant pour écrouler
Les serments inutiles

Le fracas se prolonge
Il se traîne à genoux jusqu'à l'horizon pâle
Où nous reconnâtrons nos chemins

J'aimerai parler de ton corps à mon corps
Mais les images restent plates
Et je n'ai jamais accepté

F E N Ê T R E S

L'habit de pourriture qui héberge mon âme

F E N Ê T R E S

Voir m'est une douleur
Me voir une douleur plus grande encore
Que faire d'une existence aussi tuméfiée

Je suis mort un jour de mai
Le printemps n'était pas fini
On meurt de rien parfois
Ou dans la plus grande violence
Le monde continue à vivre
A peine encombré de mes os
J'ai du continuer à vivre
Aussi mais c'était de soubresaut
En soubresaut
Comme si j'étais mort.

F E N Ê T R E S

Nos pas se prolongent dans la nuit
La coupe a connu toutes nos lèvres
Tour à tour alternent la brume et l'éblouissement
Dans chaque image une nouvelle image se révèle
Prend la taille de l'univers puis celle de l'insecte
Nos fantasmes se déforment s'immiscent l'un dans l'autre
Et s'enfuient pour le plus grand agacement de nos sens

Dans une ivresse du fond des âges
l'âme glisse imperceptiblement
Le corps se soumet aux convulsions de gestes étranges
Épuisé sa force arrache l'écorce de sa raison
Découvre ses ressources irréductibles et cachées
S'effondre et se relève éprouve la vérité
Et le néant Résonne avec le trépignement
De la terre et la terre parle un tremblement rauque
Mêlé d'ombres caressantes et funestes
Résonne aussi comme un miracle avec la voix d'enfant
Pure comme le ciel au delà des nuages
Ancienne comme l'éternité des songes
Et bouscule les cris de la terreur et de la joie

F E N Ê T R E S

Regard sur le regard

Le mouvement intérieur

F E N Ê T R E S

Ma peau

j'ai pris un rasoir
un rasoir très
très tranchant

Ma peau

j'ai pris
j'ai pris
avec mes mains
tranchant

Ma peau

mes mains
un rasoir

Ma peau

avec un rasoir
un rasoir tranchant
avec un rasoir
mes mains
avec mes mains j
tranchant
très tranchant

Ma peau

j'ai pris
mes mains
avec un très tranchant

Ma peau

avec un rasoir
pris tranchant
avec un tranchant
très tranchant

Ma peau

avec pris un rasoir
j'ai
mes mains
pris
très
très

F E N Ê T R E S

Ma peau

un rasoir très tranchant

avec mes mains
avec

Ma peau

j'ai
mes mains

pris un tranchant

avec

Ma peau

s'ouvre

un rasoir

pris

avec mes mains j'ai

Ma peau

pris très tranchant

un rasoir

F E N Ê T R E S

Naître d'un drame
Et payer chaque pièce du jeu obscur
Qui dénoue le piège du temps

Je t'aime

Oublie-moi

Je ne suis que malheur